Document generated on 04/23/2024 4:59 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

Peter's Friends (Les Amis de Peter)

Dominique Benjamin

Number 164, May 1993

URI: https://id.erudit.org/iderudit/59533ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Benjamin, D. (1993). Review of [*Peter's Friends (Les Amis de Peter)*]. *Séquences*, (164), 52–53.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

On pouvait donc s'attendre à le voir nous revenir au grand écran avec un certain bagage. Or, le réalisateur débarque sans crier gare avec un morceau de cinéma bâclé, un bel os auquel on aurait enlevé toute sa viande. **La Florida** est un film sans scénario, une comédie sans éclats de rire, dont le plus grand mérite demeure celui d'amener au cinéma des gens qui n'y mettent jamais les pieds.

Aucun cliché n'a en fait arrêté les scénaristes, Suzette Couture et Pierre Sarrazin. Fatigué de conduire les autres, Léo Lespérance quitte son emploi de chauffeur d'autobus pour aller se chauffer la couenne en Floride. Il achète un motel qu'il a tôt fait de baptiser du nom de sa plus que ronde moitié, Ginette. Esquivant entre les obstacles aménagés par les méchants de service — un Québécois maffieux et un promoteur retors —, Léo fait de son commerce une réussite, mais aussi de ses enfants ses esclaves et de sa femme une frustrée sexuelle. Heureusement, Pépère veille au grain et raffermit les liens familiaux en frôlant la mort. Tout finira bien avec la beauté de Lespérance-fille qui l'emportera au paradis floridien.

Du même acabit, les personnages caricaturaux sont dessinés à gros traits, pendant que les dialogues célèbrent certaines grandes vérités du moment comme: «En Floride, les rêves ne sont pas taxés» ou «Mordechai Richler s'appellerait Richelieu...». Les situations se suivent et s'entremêlent, cousues de fil blanc et mettant en scène des personnages revus sans être corrigés. Gildor Roy nous refait un Régis Savoie en mode mineur, Raymond Bouchard un malfrat frais émoulu de **Ding et Dong, le film,...** seul Rémy Girard, comme toujours, tire son épingle du jeu en un Tit-Coq des années 90, fier et fonceur, mais guère plus original pour autant.

Toutefois, c'est indéniable, George Mihalka sait filmer. Ça et là, le montage s'emballe ou se montre efficace par son savoir-faire de l'ellipse et du raccord ingénieux. La photographie s'avère plus qu'adéquate. Mais, aux prises avec un mauvais scénario, le cinéaste ne réussit jamais à faire vraiment démarrer l'intrigue, à lui faire prendre son envol. Chaque bon coup ou gag bien amené retombe aussitôt dans la banalité de l'ensemble, hésitant entre la grosse farce grasse qui laisse des taches et la comédie dramatique qui veut faire réfléchir.

Quelques bons gags visuels viennent parfois tromper l'ennui, comme celui des cicatrices de bedaines québécoises, mais le souvenir récent de l'actualité transforme rapidement notre rire en malaise. Voilà des proéminences qui feraient bien trop plaisir à tous les journaux jaunes de Floride. De plus, les rares moments de rires soutenus surviennent encore lors de blagues grivoises ou religieuses. Arrivera-t-on un jour enfin à sortir l'humour québécois du sexe et de l'église?

Si **La Florida** avait au moins le mérite de gratter un tant soit peu sous le bronzage des Floribécois, Mihalka aurait pu s'en sortir avec une intéressante étude de moeurs. Mais cette histoire à l'américaine semble concoctée pour attirer le plus large public possible, ne laissant guère de prise à l'originalité: plans gratuits de corps de femmes bien huilés, personnages grotesques, intrigues secondaires de style policier, musique rock où Marjo et Plume prennent la place des habituels succès de trame sonore... Certes, la recette marche, mais où est le cinéma québécois? Combien de vrais films ne se feront pas avec les deniers qu'a décroché ce sous-produit hollywoodien? La question est plus que jamais justifiée.

Mario Cloutier

LA FLORIDA — **Réal.**: Georges Mihalka — **Scén.**: Suzette Couture, Pierre Sarazin — **Int.**: Rémi Girard — Pauline Lapointe, Gildor Roy, Martin Drainville, Denis Bouchard, Yvan Canuel, Raymond Bouchard — Canada (Québec) 1993 — 110 minutes.

Peter's Friends

Soyons clair dès le départ: j'adore le travail de Kenneth Branagh. Ayant pu apprécier son interprétation originale d'Henry V sur scène en 1984, je suis de ces inconditionnel(le)s qui considèrent sa version cinématographique de 1989 comme un chef-d'oeuvre incontournable. Je dois en outre confesser une affection particulière pour le brio de **Dead Again**. Aussi ai-je été consternée et stupéfaite de devoir chercher en vain quelque marque indélébile de ce cinéaste imprévisible dans **Peter's Friends**. En ayant ainsi acquis la réputation de transformer en or tout ce qu'il touche, Branagh aurait-il créé trop d'attentes?

Sur le mode désormais familier de **The Big Chill**, **Peter's Friends** met en présence six copains qui se sont connus à l'université au début des années 80 et qui se sont plus ou moins perdus de vue au fil des ans. Rassemblés dix ans plus tard chez l'un des leurs pour célébrer la nouvelle année, ils vont partager leurs frustrations, leurs ambitions déçues, dévoiler leurs problèmes et exposer leurs drames les plus secrets. Au milieu de ces retrouvailles, deux «rapportés» plutôt tapageurs — la femme de l'un (Carol), le nouveau «chum» d'une autre (Brian) — viennent témoigner de la tangente qu'a pu prendre leur vie et jettent un sentiment d'inconfort sur cette réunion que d'aucuns auraient souhaitée plus intime.

Kenneth Branagh et Emma Thompson dans **Peter's Friends**

Dans un mouvement de colère, Carol, l'actrice américaine mariée à Andrew, laisse libre cours à sa frustration en claironnant que ce groupe de gens trop sombres à son goût semble sortir tout droit de *Masterpiece Theatre*. Une phrase en apparence anodine qui résume un peu le problème de **Peter's Friends**. Car le malaise surgit, à mon sens, du fait que le regard qui est posé dans le film sur ce groupe d'amis vient de l'extérieur. Écrit par l'humoriste américaine Rita Rudner (en collaboration avec son mari Martin Bergman), **Peter's Friends** se révèle un excellent véhicule pour Mme Rudner elle-même qui s'est réservé le rôle le plus juteux pour ses débuts au grand écran. Les autres personnages sont dessinés à grands traits et des comédiens de talents n'ont ainsi rien de potable à se mettre sous la dent. En effet, on est moins intéressé à détailler ce personnage caricatural dont on saisit l'essentiel dès les premières scènes qu'à bien connaître cette bande d'amis qui ne se livrent jamais vraiment.

Il existe une disparité bien tangible entre les visées des scénaristes et la nature des comédiens. Rudner et Bergman n'ont de toute évidence aucune affinité pour un certain humour anglais servant à affadir à ce point la présence d'Emma Thompson, Stephen Fry et Hugh Laurie. Il manque à l'ensemble une cohésion et une authenticité qui nous auraient fait goûter la relation qui unit ce groupe d'amis. Entre les années d'université et cette veillée du Nouvel An, il s'est écoulé une dizaine d'années, les années 80, les années Thatcher. Pourtant, on ne sent pas vraiment le passage du temps, l'usure qui nous les aurait rendus plus émouvants. Dix ans plus tard, les six compères ont pratiquement rejoint l'*establishment* auquel s'adressaient leurs petites représentations d'antan. Mais là s'arrête toute réflexion. Pas d'allusion aux effets dévastateurs du long règne tory, à l'érosion du tissu social, au lourd climat d'incertitude. La séquence générique du début, un montage d'événements qui ont marqué les dix dernières années et qui se lit comme un *Who's Who* de l'actualité mondiale récente, sera la seule référence au monde extérieur. **Peter's Friends** est un film hors contexte.

Les personnages semblent avoir vécu leur petit drame en vase clos, l'un vivant mal son exil à l'étranger, qui devant assumer la mort d'un enfant, qui sa solitude, qui sa séropositivité. Enfin, on ne peut s'empêcher de voir chez les amis de Peter un échantillon un peu trop représentatif et une vision très convenue de tous les maux qui affligent notre époque. Ce ne serait pas si mal en soi si le scénario ne se contentait pas seulement d'effleurer les sujets, sans jamais les approfondir.

La mise en scène ne pouvait compenser le peu de consistance des personnages et la faiblesse du scénario. **Peter's Friends** est de toute évidence un matériau emprunté pour Branagh. Cela se reflète à la fois dans sa mise en scène qui se cherche et dans son jeu qui s'éparpille. Finalement, une seule personne réussit à se hisser au-dessus de tout ce brouhaha. Dans un plan très simple, la cuisinière de Peter (jouée par Phyllida Law, dont la fille, Emma Thompson, a épousé Kenneth Branagh) sirote un verre de vin, son travail terminé. Cette image empreinte de mélancolie, de force et d'acceptation vient nous chercher tout de suite et laisse entrevoir ce qu'aurait pu être **Peter's Friends**.

Dominique Benjamin

PETER'S FRIENDS (Les Amis de Peter) — **Réal.**: Kenneth Branagh — **Scén.**: Rita Rudner, Martin Bergman — **Phot.**: Roger Lauser — **Mont.**: Andrew Marcus — **Son**: David Crozier — **Déc.**: Tim Harvey — **Cost.**: Susan Coates, Stephanie Collie — **Int.**: Kenneth Branagh (Andrew), Hugh Laurie (Roger), Imelda Staunton (Mary), Stephen Fry (Peter), Emma Thompson (Maggie), Rita Rudner (Carol), Alphonsia Emmanuel (Sarah), Phyllida Law (Vera), Alex Low (Paul), Tony Slattery (Brian), Richard Briers (le père de Peter) — **Prod.**: Kenneth Branagh — Grande-Bretagne — 1992 — 100 minutes — **Dist.**: Alliance/Vivafilm.

Max et Jérémie

Dès le générique, **Max et Jérémie** joue au montage ex abrupto avec une voiture qui explose devant nos yeux peu habitués à cette *rambotique* dans un film français. Erreur sur la salle? Nenni. Nous sommes bel et bien en sol français. Et Claire Devers nous invite à voir un peu clair par-devers ses obsessions. Max a pris sa retraite. Il a fait carrière dans la justice expéditive. Notre tueur à gages professionnel a commencé son boulot d'héroïque façon. Il a abattu un Allemand durant la Deuxième Guerre mondiale. Et ce, dans une église pleine comme un oeuf. On l'a décoré pour ce geste patriotique. L'héroïsme, ça peut devenir une drogue capable de développer une dépendance certaine. Surtout quand cette accoutumance à saveur criminelle est fortement rémunérée. Il vit en solitaire. Son appartement affiche luxe, ordre et propreté. Quand on pratique un métier comme le sien, il faut garder froid son corps et son coeur. Pas de place pour des relations amoureuses ou amicales. Ça risquerait de trop compliquer une chose aussi simple que le fait d'effacer quelqu'un du tableau noir de notre triste existence. Mais comment composer avec sa conscience? En se disant, pour lui clore les yeux, que c'est rendre service à un jardin que de le débarrasser de son ivraie.

Philippe Noiret dans **Max et Jérémie**

Dans la façon dérisoire de décrire la carrière de Max, j'y ai déposé un